

Veut-on l'appréciation d'un bon juge ?

Écoutez Veuillot, un maître compétent, s'il en fut jamais.

« Cet immense travail, dit-il, auquel l'abbé Rohrbacher s'était préparé par de brillantes études, exigeait la réunion des qualités rares dont Dieu l'avait pourvu. Il fallait à la fois une grande indépendance d'esprit envers tous les systèmes, et un profond respect envers l'Église ; une prodigieuse aptitude au travail et un absolu détachement, de toute ambition mondaine et de toute vanité littéraire. Si l'auteur, donnant autant de soin à la forme qu'au fond de ses idées, s'était appliqué à polir son style, il n'aurait jamais fini : et peut-être que le désir de contenter les opinions, si voisin de la crainte servile de leur déplaître, l'aurait engagé à biaiser en beaucoup de rencontres où il a parlé, au contraire, avec rudesse, mais précieuse sincérité. Il s'en faut au surplus, que l'Histoire universelle manque de mérite, même littéraire. Le plan admirablement conçu, est exécuté avec une netteté admirable..... » Restons sur ce jugement, qui sera celui de la postérité, comme tous les jugements de ce voyant.

Regardons maintenant travailler Rohrbacher, et pour cela, jetons un coup d'œil dans ses appartements.

Installé au second étage du Séminaire de Nancy, il occupait deux pièces tapissées de livres depuis le plancher jusqu'aux plafonds. La première servait d'antichambre et de chambre à coucher. La seconde formait son cabinet de travail. Rohrbacher avait établi son bureau tout près d'une fenêtre à laquelle il tournait le dos. À côté de lui, un pupitre monstre, chargé de livres de tous formats, et roulant sur un pivot, comme les lutrins, chacun de ces livres était ouvert aux endroits que l'historien avait à consulter.

Le visiteur qui pénétrait dans le *studio* de l'abbé Rohrbacher, n'apercevait pas le maître tout d'abord. La tête de l'écrivain, en effet, ne dépassait guère la pyramide de livres élevée sur le fameux pupitre, il fallait quelque effort pour le découvrir. Un abat-jour, en taffetas vert, cachait la figure de l'écrivain, pour ménager ses yeux, et cet objet était son compagnon inséparable. Le plus souvent, il arrivait au cours avec cet appendice ajusté à son front.

Rohrbacher était toujours levé à quatre heures et, comme les gens qui savent la valeur du temps, il ne perdait jamais une minute. Il n'aimait pas surtout les importuns. Deux prêtres étrangers, que les premiers volumes de l'Histoire avaient attirés au Séminaire, avaient réussi à pénétrer jusqu'au savant. Ils ne l'aborderent, au reste, point sans un joli compliment, où ils disaient être venus de fort loin, rien que pour le voir. Rohrbacher, alors, se leva gravement et dit : « Eh bien ! messieurs, voyez » Et il accomplit un long mouvement de rotation sur lui-même. Après quoi, il dirigea sur la porte, un regard éloquent qui voulait dire : « Bons abbés, allez-vous-en ? »

Dans l'habitude de la vie, Rohrbacher était le plus simple et le meilleur des hommes. Il suivait avec ponctualité les lois monotones du Séminaire, prenait ses récréations avec les séminaristes, et parlant avec eux, histoire, théologie, etc. Dans ces discussions, il était très gai, causait, riait, semant les plaisanteries et les calembourgs du terroir allemand, qu'un certain causeur a cru pouvoir appeler des *rohrbacheries* et dont il a eu la maligne patience de composer tout un recueil.

Pour suppléer à ses récréations, il prenait tous les ans trois jours de vacances qu'il passait ordinairement au sein de sa famille.